

LA

CHAISE DE POSTE;

MÉLODRAME EN DEUX ACTES;

PAR MM. LOUIS M. ET SAINT-AMAND;

*Représenté pour la première fois sur le Théâtre du
Cirque-Olympique, le 19 novembre 1825.*



PRIX : 75 CENTIMES.

PARIS ,
AU THÉÂTRE DU CIRQUE;
ET CHEZ LES LIBRAIRES DU BOULEVARD.

1825.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. DESHAYES, riche négociant.
 LÉONARD, son frère.
 FLORIGNY, homme de main
 ami de Léonard.
 FRANÇOIS, garçon d'auberge.
 AMBROISE, pauvre aveugle.
 BRULE-PAVÉ, postillon.
 L'ENCLUME, maréchal-ferrant.
 TRIQUOÏSE, compagnon.
 RENAUD, maréchal-des-logis.
 UN CONDUCTEUR.
 M^{me}. DUFOUR, aubergiste.
 Petit PIERRE, conducteur de l'aveugle.



MM. CHAMPIN.
 Charles CHÉRI.
 EDMOND.
 ACHILLE.
 HUOT.
 AD. FRANCONI.
 FOURNIER.
 LAMARE.
 CHEVALIER.
 FÉRIN.
 M^{me}. TIGÉE.
 M^{lle}. TIGÉE.

Voyageurs, Maréchaux, Garçons et Filles d'auberges, Gardes, Paysans, Paysannes, etc.

La scène se passe, au premier acte, dans une salle de l'Hôtel de France, à Chambéry; et au second acte, sur la grande route de Chambéry à Lyon.

Vu au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de son Excellence, en date de ce jour.

Paris le

1825.

Par ordre de son Excellence,

le Chef adjoint

COUPART.

LA CHAISE DE POSTE,

MÉLODRAME EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

(*Le Théâtre représente la salle des voyageurs de l'Hôtel de France. Dans le fond, une porte vitrée à deux battans, à travers laquelle on aperçoit la cour de l'auberge. Sur l'un des côtés, un bureau; à droite, une porte, au-dessus de laquelle on lit: Salle à manger. Près du bureau est affiché un Avis aux voyageurs écrit à la main.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me}. DUFOUR, seule.

(*Elle appelle.*) François! François! Je ne sais où se tient ce garçon. (*Elle sonne.*) La diligence de Turin devrait être arrivée. Je ne crois pas qu'il y ait dans tout Chambéry une aubergiste plus malheureuse que moi dans le choix des garçons. (*Elle sonne.*)

SCÈNE II.

M^{me}. DUFOUR, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, accourant.

On y va !... on y va!

M^{me}. DUFOUR.

Eh ! arrivez donc. Le couvert des voyageurs est-il mis ?

FRANÇOIS, *d'un air préoccupé.*

Je ne sais... Oui, Madame, oui... Il doit l'être.

M^{me}. DUFOUR.

Est-on prêt à la cuisine pour le souper ?

FRANÇOIS.

A la cuisine?... Je le crois....

M^{me}. DUFOUR.

Je ne sais, je le crois.... Voyons, à quoi pensez-vous donc là ?

FRANÇOIS.

A rien.... Ah! si fait, je pense à M. Deshayes; tenez, à ce riche voyageur qui loge ici depuis plusieurs jours et qui a fait afficher cet avis. Il ne s'est encore présenté personne pour faire route avec lui ?

M^{me}. DUFOUR.

Personne!

FRANÇOIS.

C'est singulier.... Ça doit pourtant être agréable de voyager en chaise de poste.... Il me semble que j'aimerais assez ça.

M^{me}. DUFOUR.

A propos de M. Deshayes, a-t-on rapporté son passeport ?

FRANÇOIS.

Non, Madame.

M^{me}. DUFOUR.

Vous irez dans la soiréc le réclamer au bureau de police.

FRANÇOIS.

Il est donc sur son départ ?

M^{me}. DUFOUR.

Quo vous importe.... Faites ce que je vous dis.

FRANÇOIS, *à part.*

Cherchez donc à vous instruire.... Dites donc, Madame, à quelle heure pourrai-je partir pour aller voir mon parrain ? c'est que j'ai promis de me trouver à la fête des maréchaux... Ah! je dis que c'en est une des fêtes, celle-là.

M^{me}. DUFOUR.

Lorsque la diligence sera partie vous pourrez vous mettre en route.

FRANÇOIS.

Me permettrez-vous de prendre Criquet pour aller plus vite ?

M^{me}. DUFOUR.

Oui.

FRANÇOIS.

Grand merci, Madame.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DESHAYES.

DESHAYES.

Bonsoir, madame Dufour.

M^{me}. DUFOUR.

Votre servante, M. Deshayes. Eh bien, quelles nouvelles?

DESHAYES.

Aucune ; il paraît que toutes mes démarches seront infructueuses.... Aussi, c'est fini, je suis décidé à me remettre en route aujourd'hui même.

M^{me}. DUFOUR

Quand vous voudrez, Monsieur, je vous rendrai le portefeuille que vous m'avez confié.

DESHAYES.

Rien ne presse, madame Dufour ; jusqu'à mon départ il sera plus en sûreté entre vos mains. Il contient toute ma fortune : cent mille écus que j'ai réalisés à Milan pour passer en France, où je suis décidé à finir mes jours. Et pas un parent sur la terre!.... Si je découvrais ce frère que je cherche, la moitié de ma fortune serait à lui....

FRANÇOIS, à part.

J'lui en tiendrais bien lieu, moi, s'il voulait.

M^{me}. DUFOUR.

A propos, j'ai oublié de vous dire que j'ai fait mander le père Ambroise, ce vieil aveugle dont je vous ai parlé, et qui demeure à trois quarts de lieue d'ici, sur la route de France ; il a long-temps habité le village de Saint-Chamans où vous êtes né ; il pourra peut-être vous donner des renseignemens sur votre frère.

DESHAYES.

Je vous suis fort obligé.... Je me retire dans mon appartement. Vous m'avertirez aussitôt que ce bonhomme se présentera.

M^{me}. DUFOUR.

Oui, Monsieur. Moi, je vais faire un tour à la cuisine. François, ayez l'œil ici. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

FRANÇOIS, seul.

Tant d'gens voudraient n'avoir pas d'famille!.... Il est bon celui-là, il cherche des parens pour les enrichir et aucun ne se présente.... On

voit bien que nous ne sommes pas à Paris. Depuis qu'il fait des recherches, il devrait avoir une famille au grand complet.... Que ne me tombe-t-il un parent comme celui-là!.... Mais non, j'aurai jamais ce bonheur!.... C'est dommage; car, avec les dispositions que je me sens, il m semble que la fortune m'irait tout aussi bien qu'à un autre.... J'entends du bruit.... C'est la diligence qui arrive. Allons, François, sert donc les autres puisque tu n'as pas le moyen de te faire servir.

SCÈNE V.

FRANÇOIS, M^{me}. DUFOUR, PLUSIEURS GARÇONS D'AUBERGE, entrant précipitamment.

M^{me}. DUFOUR.

Eh! vite, garçons, voilà la diligence; que tout le monde soit à son poste. (*La diligence entre dans la cour; on ouvre les deux battans de la porte vitrée, et l'on voit descendre les voyageurs.. A mesure qu'ils entrent, les garçons les font passer dans la salle à manger.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FLORIGNY, LÉONARD, LE CONDUCTEUR, plusieurs voyageurs enveloppés dans leurs manteaux,

M^{me}. DUFOUR.

Messieurs et Mesdames, soyez les bien venus. Donnez-vous la peine de passer dans la salle à manger, on va servir de suite.

FRANÇOIS, *indiquant la salle à manger.*

Par ici, Messieurs, par ici. (*Les voyageurs défilent, à la réserve de Florigny et de Léonard.*)

M^{me}. DUFOUR, à Florigny.

Est-ce que ces Messieurs n'entrent pas aussi dans la salle à manger?

FLORIGNY.

Non, Madame, nous n'avons besoin de rien pour l'instant. Si vous le permettez, nous resterons dans cette salle.

M^{me}. DUFOUR.

Comme il vous plaira, Messieurs. (*Elle entre dans la salle à manger, François l'y suit.*)

SCÈNE VII.

FLORIGNY, LÉONARD.

LÉONARD,

Il est dur, tu l'avoueras, d'être contraint à rester ici, tandis que nos compagnons de voyage se restaurent là-dedans.

FLORIGNY.

Quoi ! tout de bon, mon cher Léonard, est-ce que tu aurais déjà faim ?

LÉONARD.

Déjà !.... Je te trouve plaisant.... Il est huit heures du soir, et depuis ce matin que nous sommes en route, nous n'avons rien pris.

FLORIGNY.

Ah ! voilà ce qui t'afflige.... Des gens de notre profession ne peuvent rester si long-temps sans prendre quelque chose, n'est-ce pas ?

LÉONARD.

Oui, plaisante, je te le conseille, il y a de quoi. Obligés de quitter un pays où notre conduite a éveillé l'attention de la police, voyageant sous de faux noms avec la maréchaussée à nos trousses, et, pour comble de bonheur, forcés de partir si subitement que nous n'avons pas seulement eu le temps de nous munir d'argent.

FLORIGNY.

Il est vrai qu'il ne nous reste tout juste que de quoi payer notre voiture jusqu'à la frontière de France.... Que veux-tu ?.... Nous y serons bientôt.... En attendant, je me fais passer pour le comte de Bonneval, voyageant avec son valet-de-chambre.

LÉONARD.

Tu devrais bien nourrir un peu mieux tes gens.

FLORIGNY.

Eh ! mais, si j'ai bonne mémoire, tu es de ce pays ?

LÉONARD.

Oui, et c'est dans Chambéry même que j'ai été élevé par les soins d'un frère que je n'ai pas vu depuis l'âge de cinq ans, et qui doit être fort riche.

FLORIGNY.

Vraiment ?.... Et pourquoi n'es-tu pas en correspondance avec lui ? jamais il ne faut négliger un parent qui a du bien.

LÉONARD.

Je payai si mal ses bienfaits, je me conduisis avec tant d'ingratitude à son égard.... Je lui écrirai pendant quelque jour.

FLORIGNY.

Tu feras bien.

LÉONARD.

Oui, lorsque j'aurai réparé mes fautes.

FLORIGNY.

Comment!.... aurais-tu formé le projet, par hasard, de devenir honnête homme?

LÉONARD.

Pourquoi pas?... il est toujours temps....

FLORIGNY.

Certainement; et la résolution est belle.... Mais, chut! voici quelqu'un.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Ces messieurs ont appelé?

FLORIGNY.

Nous?... point du tout.

FRANÇOIS.

C'est singulier, j'crois avoir entendu.... Ils font tant de sabbat là-dedans... Le bruit des plats, des assiettes, des verres des voyageurs qui se choquent.... Ces messieurs n'ont donc pas faim?

LÉONARD.

Mon maître ne mange jamais...

FRANÇOIS, *l'interrompant.*

Bah!....

LÉONARD.

En voyage.

FRANÇOIS.

C'est différent!.... Vos compagnons de route ne lui ressemblent guère; si vous les voyiez, ils dévorent.

LÉONARD, *à part.*

Parbleu! j'en suis bien aise.

FRANÇOIS.

Je vous réponds qu'ils en prennent pour leur petit écu. (*A Florigny, qui pendant ce dialogue s'est approché de l'avis affiché.*) Qu'est-ce que vous regardez donc là, Monsieur?

FLORIGNY.

Cet avis.

FRANÇOIS.

C'est un de nos voyageurs qui l'a fait afficher ces jours-ci.... Un ben brave homme, allez.

FLO RIGNY.

Il offre une place dans sa chaise de poste pour se rendre de Chambéry à Lyon. Précisément la route que nous suivons.

FRANÇOIS.

C'est bien dommage que vous soyiez dans la diligence, car il part ce soir et vous auriez pu vous arranger ensemble.

FLO RIGNY.

Serait-ce par économie qu'il cherche un compagnon de route?

FRANÇOIS.

Par économie?... Ah ben oui, un homme qui porte avec lui un portefeuille qui renferme plus de cent mille écus.

FLO RIGNY ET LÉONARD.

Cent mille écus !

FRANÇOIS.

Je vous demande un peu, il s'embarrasse bien de quelques centaines de francs de plus ou de moins.... C'est uniquement pour avoir de la société.... une distraction en route.

FLO RIGNY, à part.

Quel bon coup il y aurait à faire là. (*Haut à François.*) Vous dites qu'il voyage avec son portefeuille ?

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur. (*On sonne.*) On y va.

FLO RIGNY, le retenant.

Il faut avouer qu'il y a au moins de l'imprudence à porter avec soi une aussi forte somme.

FRANÇOIS.

Sans doute. D'autant mieux que dans ces pays-ci on rencontre des endroits qui ne sont pas trop sûrs.... Tenez, par exemple, pas plus loin qu'à une lieue et demie de la ville, y a un carrefour qu'on nomme la fourche de Saint-André ; des gens qui auraient de mauvaises intentions pourraient tranquillement y faire leurs affaires, et puis chercher après.

FLO RIGNY, à part.

Voilà qui est bon à savoir.

FRANÇOIS.

Aussi, j'crois bien que c'est un peu ce motif-là qui fait qu'il voudrait avoir un compagnon de voyage ; car enfin, quand on est deux, on peut se défendre, et.... (*On sonne.*) Encore !... Ah ! mon Dieu, que c'est tantant ; on ne peut pas jaser un moment tranquille ici.... On y va.... On y va....

FLO RIGNY, le retenant encore.

Et c'est ce soir, dites-vous, qu'il se remet en route ?

FRANÇOIS.

Dans quelques heures.... J'en suis sûr ; puisqu'on m'a dit d'aller chercher son passeport.... (*On sonne.*) Mais , pardon , vous l'entendez , on m'appelle.

FLORIGNY , *l'arrêtant.*

Un moment.... Quel homme est-ce ?

FRANÇOIS , *on sonne jusqu'à sa sortie.*

On y va.... Un ni gros , ni court , ni grand , ni petit.... Dans un moment j'vous acheverai ça.... On y va.... On y va.... (*Il sort en courant.*)

SCÈNE IX.

FLORIGNY , LÉONARD.

LÉONARD.

Ah ! ça , que signifie l'interrogatoire que tu viens de faire subir à cet imbécile ?.... Aurais-tu , dis-moi , l'intention de quitter la diligence pour voyager dans une bonne chaise de poste ; ce qui serait en effet plus conforme au nouveau titre que tu portes.

FLORIGNY , *préoccupé.*

Laisse-moi ; ma tête travaille !... elle enfante un projet !...

LÉONARD.

Que dis-tu ?

FLORIGNY.

Léonard , les cent mille écus sont à nous !.... Vois cet avis.

LÉONARD , *après l'avoir parcouru.*

Eh bien !....

FLORIGNY.

Celui qui le donne.... il faut... (*Geste significatif.*) Tu m'entends ?..

LÉONARD.

Comment !....

FLORIGNY.

Le coup est d'une grande hardiesse , je le sais ; mais le résultat ne saurait être douteux. Ecoute-moi : Nous allons laisser partir la diligence qui nous a conduits ici.

LÉONARD.

Y songe-tu ?... La justice est à nos trousses !

FLORIGNY.

Deux heures nous suffiront ; nous pouvons en disposer sans danger. Sous le prétexte de visiter la ville , nous nous éloignons quelques instans ; quand nous revenons , la diligence est repartie.... Je feins d'être au déses-

poir... Ce contre-temps, dirai-je, peut porter le plus grand préjudice à mes intérêts dans une affaire importante qui m'appelle en France. J'aprends qu'un voyageur offre une place dans sa chaise; je me présente; on m'accepte, et nous partons. A quelque distance de la ville, dans l'endroit qu'on vient de nous indiquer, un coup de poignard, et tout est fini.

LÉONARD.

Oui, mais le postillon?

FLORIGNY.

Au moment de partir, le postillon, pris de vin, sera hors d'état de monter à cheval, et c'est toi qui conduiras.

LÉONARD.

Moi, juste ciel!... contribuer à un assassinat!

FLORIGNY.

Léonard, réfléchis, mon cher, cent mille écus!

LÉONARD.

Mais un crime.

FLORIGNY.

On vient : silence!

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE CONDUCTEUR.

LE CONDUCTEUR.

Les chevaux sont mis, et nous allons partir. (*Il entre dans la salle à manger.*)

FLORIGNY.

(*Au Conducteur.*) C'est bon, nous sommes à vous... (*A Léonard.*) Eh! vite, il n'y a pas un moment à perdre.... Décidons-nous.

LÉONARD.

Non, non, ne compte pas sur moi.

FLORIGNY.

Tu n'y songes pas, Léonard, il ne faut que me seconder; moi seul je me charge de frapper, et les bénéfiques sont égaux.... Tu consens, n'est-ce pas?... Allons, suis-moi.

LÉONARD.

Grand Dieu!.... où m'entraîne-tu?

FLORIGNY.

A la fortune!... Suis-moi, te dis-je. (*Il l'entraîne.*)

SCÈNE XI.

M^{me}. DUFOUR, FRANÇOIS, LE CONDUCTEUR, Voyageurs, puis le père AMBROISE.

AMBROISE. (*Il entre par le fond, conduit par son chien.*)

N'oubliez pas le pauvre aveugle, s'il vous plaît.

M^{me}. DUFOUR.

Ah ! c'est vous, père Ambroise... Ne vous éloignez pas, mon ami.

AMBROISE.

Ça suffit, ma bonne dame. (*Quelques voyageurs lui font l'aumône.*)

LE CONDUCTEUR, aux Voyageurs.

Allons, les chevaux sont mis depuis une demi-heure, le postillon est à cheval; ne perdons pas de temps, je vous en prie. (*Les Voyageurs montent dans la diligence.*) Il manque encore deux voyageurs; où sont-ils ?

M^{me}. DUFOUR.

Ils sont sans doute partis devant.

LE CONDUCTEUR.

Nous les rattraperons à la montagne. (*Le Conducteur et les voyageurs sortent ensemble.*)

SCÈNE XII.

M^{me}. DUFOUR, FRANÇOIS, DESHAYES, le père AMBROISE.

M^{me}. DUFOUR, à Deshayes.

J'allais vous chercher, Monsieur. Voici l'aveugle en question.... Père Ambroise, c'est un voyageur qui veut vous parler. (*A François.*) Suivez-moi, François. (*Elle sort avec lui.*)

SCÈNE XIII.

DESHAYES, AMBROISE.

DESHAYES.

Brave homme, vous êtes natif de Saint-Chamans ?

AMBROISE.

Oui, mon bon Monsieur, de Saint-Chamans même, canton de la Marmaude, paroisse de Juvency.

DESHAYES.

Y a-t-il long-temps que vous avez quitté ce hameau ?

AMBROISE.

Trois ans à Noël.

DESHAYES.

Ne vous souvient-il pas d'avoir entendu parler de la famille Deshayes ?

AMBROISE.

Les Deshayes !.... si fait vraiment.... Braves gens , ma foi ; il n'est resté que deux frères de cette nombreuse famille.

DESHAYES.

Savez-vous ce qu'ils sont devenus ?

AMBROISE.

Hélas ! non ; je crois que Dieu a rappelé l'aîné auprès de lui... Quant au plus jeune , c'est un misérable , que le ciel aura puni sans doute.

DESHAYES.

Que dites-vous ?.., Quoi!... Léonard ?

AMBROISE.

Il s'est perdu sans ressources... Ce n'est pas la faute de son digne frère. Ce pauvre Philippe , c'était un bien brave homme , à ce qu'on dit... Parti de son village , il y a de ça une vingtaine d'années , pour passer en Italie , où , dit-on , il a fait honnêtement son chemin , il avait confié l'éducation de son jeune frère , à peine âgé alors de quatre ou cinq ans , à des amis qui habitaient cette ville ; il payait exactement sa pension et le faisait élever comme un seigneur. D'abord , Léonard se conduisit bien ; mais tout-à-coup il fit de mauvaises connaissances , devint joueur , et un beau jour il disparut , en emportant aux amis de son frère , qui l'avaient élevé , une somme considérable.

DESHAYES.

Cette malheureuse circonstance m'était connue ; mais il y a long-temps de cela ?

AMBROISE.

Huit ou neuf ans.

DESHAYES.

Et depuis cette époque , a-t-on su ce qu'il était devenu ?

AMBROISE.

Hélas ! non , mon bon Monsieur , je l'ignore absolument.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, UN BRIGADIER DE MARÉCHAUSSEE, Cavaliers, puis FRANÇOIS.

LE BRIGADIER, à ses gardes.

Restez-là, vous autres.... Ho!à! quelqu'un.

FRANÇOIS, entrant.

Ab! c'est vous, M. Renaud.

RENAUD.

La diligence de Turin arrivera-t-elle bientôt?

FRANÇOIS.

Pas avant demain soir, mon Brigadier.

LE BRIGADIER.

Je parle de celle d'aujourd'hui.

FRANÇOIS.

C'est différent. Elle vient de repartir.

LE BRIGADIER.

Fâcheux contre-temps! (*Aux cavaliers.*) Je la rattraperai au premier relai. (*A François.*) Contient-elle beaucoup de voyageurs?

FRANÇOIS.

Elle en est remplie.... Mais, pardon, pourrait-on, sans indiscretion, vous demander pour quelle raison vous courez après?

LE BRIGADIER.

Je soupçonne qu'elle renferme deux coquins que la justice a laissé échapper.

FRANÇOIS.

Tiens, deux coquins qui voyagent en diligence.... c'est drôle, ça, n'est-ce pas, M. Deshayes?

AMBROISE.

Deshayes!

LE BRIGADIER, à Deshayes.

Vous vous nommez Deshayes?

DESHAYES.

Oui. Pourquoi cette question?

LE BRIGADIER.

Attendez. (*Il regarde un papier qu'il tire de sa poche.*) C'est bien cela, je ne me trompe pas: « Ordre d'arrêter les nommés Florigny et Léonard Deshayes.

DESHAYES ET AMBROISE.

Léonard Deshayes!.... Qu'entends-je!

LE BRIGADIER.

Monsieur, cette ressemblance de nom exige....

DESHAYES.

Quoi! vous pourriez soupçonner?

FRANÇOIS, *avec impatience.*

Laissez donc, Brigadier, je vous réponds de Monsieur.

LE BRIGADIER.

C'est bon, mais vous me permettrez de m'assurer....

DESHAYES.

C'est trop juste. Ce portefeuille contient tous mes papiers. (*A part.*)
Malheureux! que viens-je d'apprendre!

LE BRIGADIER.

Ce n'est pas le même prénom. Philippe.... Où est votre passeport?

DESHAYES.

Il est déposé au bureau de police.

AMBROISE, *à Deshayes à part.*

Il est donc vrai, vous êtes....

DESHAYES.

Silence!

LE BRIGADIER.

J'aurais pu me dispenser de pousser cette enquête; le Deshayes que je cherche est un jeune homme de 25 ans.

DESHAYES, *à part.*

Plus de doute, c'est mon frère!

AMBROISE, *de même.*

L'infortuné!

LE BRIGADIER, *lui rendant son portefeuille.*

Pardon, Monsieur, mais le devoir....

DESHAYES.

Je ne vous en veux pas.

LE BRIGADIER.

Serviteur. (*A ses gens.*) Je pars. C'est la deuxième fois aujourd'hui que je manque la diligence; gare la troisième, je pourrai bien ne pas manquer ces messieurs. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

DESHAYES, AMBROISE.

AMBROISE.

Je ne reviens pas de ma surprise! quoi, vous seriez....

DESHAYES

Philippe Deshayes , pour mon malheur.

AMBROISE.

Que je vous plaius !... Mais , pardon , je me retire.

DESHAYES.

Il est bien tard ; restez jusqu'à demain.

AMBROISE.

Je ne le puis ; mon petit Pierre serait trop inquiet.

DESHAYES.

Eh bien ! prenez cette bourse.

AMBROISE.

Quelle bonté !

DESHAYES.

Prenez , prenez !

AMBROISE.

Le ciel veille sur vous , homme généreux , et adoucisse les chagrins que vous cause un frère ingrat. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

DESHAYES, *seul.*

C'en est donc fait ! il ne me reste plus le moindre doute ni la plus légère espérance.... Mon frère un malfaiteur !.... un homme que la justice réclame !.... Ah ! fuyons , et allons chercher en France le repos et l'oubli de mes chagrins.

SCÈNE XVII.

DESHAYES, M^{me}. DUFOUR.M^{me}. DUFOUR.

Eh bien ! Monsieur , savez-vous enfin quelque chose ?

DESHAYES.

Oui !... Oui , et je commence à croire que l'espoir dont je me berçais... Madame Dufour , je quitte à l'instant Chambéry , ordonnez , s'il vous plaît , que le compte de ma dépense soit réglé sur-le-champ.

M^{me}. DUFOUR.

Quelle résolution subite !... Il ne s'est cependant présenté personne pour faire route avec vous.

DESHAYES.

J'en suis bien aise !... je veux, j'ai besoin d'être seul, et surtout de m'éloigner promptement de la Savoie!

M^{me}. DUFOUR.

Il suffit.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, FLORIGNY, LÉONARD, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Entrez, [Monsieur.... Tenez, voici précisément le voyageur en question.

FLORIGNY.

Serviteur, Monsieur.... Un étrange incident me retient malgré moi en cette ville.... J'étais dans la diligence qui se rend de Turin à Lyon, et qui vient d'arrêter ici. Pendant qu'on était à table, croyant que j'en aurais le temps, j'ai couru faire une visite, et à mon retour, jugez de mon désappointement, j'apprends que la voiture est repartie.

M^{me}. DUFOUR.

En effet, le conducteur demandait tout-à-l'heure Monsieur, mais ne le voyant pas revenir, il s'est remis en route.... C'est que les postillons ont les ordres les plus sévères.

FLORIGNY.

Ce contre-tems n'en est pas moins fâcheux pour moi, et vous le jugerez ainsi quand vous saurez que je me rends à Lyon pour soigner un procès dont dépend mon immense fortune.... Aussi, ce garçon m'ayant appris que Monsieur offrait une place dans sa voiture, pour cette destination, je viens lui proposer de faire route avec lui.

DESHAYES.

Je suis désolé, Monsieur, de vous refuser; mais depuis quelques instans j'ai changé d'idée.

FLORIGNY, *à part*.

Diable! ceci ne fait pas mon compte.

DESHAYES.

D'ailleurs, partant sans plus de délai, peut-être seriez-vous peu disposé....

FLORIGNY.

Au contraire, Monsieur, ce serait m'obliger, et je vous jure que je conserverai une reconnaissance éternelle du service que vous me rendrez.... Au surplus, j'apprécie le motif qui vous arrête; n'ayant point l'honneur d'être connu de vous, il est naturel que vous hésitez.... mais veuillez jeter les yeux sur ces papiers, et voyez en moi le comte de Bonneval, gentilhomme français.

DESHAYES.

Je m'en rapporte parfaitement à vous, Monsieur.

FLORIGNY.

S'il vous restait le moindre doute, je suis prêt à solder....

DESHAYES.

Eh donc !... c'est me faire injure.... Malgré ma détermination, pour vous obliger, Monsieur, je consens à vous céder une place.

FLORIGNY.

Que de remerciemens je vous dois !...

DESHAYES.

Et nous partifions dans une heure.

FLORIGNY.

Dans une heure, soit. (*A part*). Je le tiens.

LÉONARD, *qui est resté à l'écart.*

Les traits de cet homme ne me sont point inconnus....

M^{me}. DUFOUR.

Puisque ces Messieurs sont d'accord, je vais envoyer à la poste afin de retenir des chevaux.

DESHAYES.

Je vous serai obligé.... Je rentre chez moi.... Dans une heure, M. le comte.

FLORIGNY.

Je suis à vos ordres. En attendant, Madame, veuillez me faire donner une chambre.

M^{me}. DUFOUR.

Dans l'instant, Monsieur.... François, ouvrez le n^o. 2! (*Elle sort ainsi que François et Deshayes*).

SCÈNE XIX.

LÉONARD, FLORIGNY.

FLORIGNY.

Tout va bien.... Dans quelques heures, si le sort nous seconde, nous pourrons nous partager les dépouilles de ce voyageur.

LÉONARD.

Grand Dieu !...

FLORIGNY.

Qu'as-tu donc ?

LÉONARD.

Je ne sais.... Je ne me sens pas bien.... l'idée peut-être du crime que nous allons commettre.

FLORIGNY.

Eh! quoi, des scrupules?

LÉONARD.

Des scrupules?... Non, après toutes les mauvaises actions dont je me suis rendu coupable, il ne m'est guère possible d'en avoir, et pourtant j'éprouve un malaise, une inquiétude....

FLORIGNY.

Allons, allons, du courage, morbleu! Nous sommes en si beau chemin.

LÉONARD.

Sois tranquille.... lorsqu'on est habitué à mal faire, on n'abandonne pas aussi aisément un mauvais dessein.

FLORIGNY.

Le postillon, sans doute, ne va pas tarder à arriver.... Il est essentiel de l'enivrer promptement....

LÉONARD.

Et comment?...

FLORIGNY.

J'y suis.... je vais te remettre une couple de bouteilles de vin, préparées avec une forte dose d'eau-de vie.

LÉONARD.

Mais s'il refusait de boire?

FLORIGNY.

Un postillon?... cela n'est pas probable.... Dans tous les cas, j'ai mon projet.... Tu prends un cheval, tu me rejoins, et à nous deux.... tu m'entends?

LÉONARD, avec répugnance.

Oui...., oui.

FRANÇOIS.

Monsieur, votre chambre est prête.

FLORIGNY.

C'est bien.... Attends ici, je reviens dans l'instant. (Il sort.)

SCÈNE XX.

LÉONARD, seul.

Son sang-froid m'étonne.... Je l'avouerai, moi, je suis loin d'éprouver la même tranquillité...., et plus le moment approche, plus je sens

mon courage m'abandonner. L'impression que la vue de ce voyageur a faite sur moi est surtout bien étrange.... Ses traits, que je crois reconnaître, se représentent sans cesse à ma pensée, et il m'en coûte d'être forcé.... Allons, allons, écartons ces idées.... Il le faut, il périra !... Et pourtant.... (*Coups de fouet. Une voix en dehors.*)

LA VOIX.

La porte, s'il vous plaît.

LÉONARD.

Voici le postillon.

SCÈNE XXI.

LÉONARD, FRANÇOIS, LE POSTILLON, puis FLORIGNY.

FRANÇOIS, accourant.

On y va ! on y va ! (*Il va ouvrir au postillon qui entre dans la cour avec ses chevaux.*)

(*Le postillon attelle les chevaux à la chaise.*)

FLORIGNY, mettant deux bouteilles sur la table.

Tiens, voici du vin.... Garde-toi bien d'en boire surtout.

LÉONARD.

Ne crains rien.

FLORIGNY.

De peur d'éveiller les soupçons, je me retire dans ma chambre jusqu'au moment du départ. Songes-y bien, il faut que notre postillon soit hors d'état....

LÉONARD.

Tu peux compter sur moi.

(*Florigny sort.*)

(*Le postillon et François entrent dans la salle.*)

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, excepté FLORIGNY.

LE POSTILLON.

Mes chevaux sont attelés. Les voyageurs sont-ils prêts ?

FRANÇOIS.

Adressez-vous à Monsieur, tenez, il vous dira cela. Pendant ce temps je vais au bureau de police pour chercher un passeport. Diable ! je n'ai pas trop de temps, et la fête de mon parrain.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, excepté FRANÇOIS.

LE POSTILLON.

C'est avec vous que nous faisons route, mon bourgeois ?

LÉONARD.

A-peu-près, c'est mon m. à re...

LE POSTILLON.

Est-il généreux, votre maître ?

LÉONARD.

Autant qu'il est honnête homme.

LE POSTILLON.

Tant mieux, nous irons bon train. Partirons-nous bientôt ?

LÉONARD.

Dans quelques instans. Pour passer le temps, vous ne refuserez pas un verre de vin.

LE POSTILLON.

Un postillon refuser un verre de vin, j'en boirais plutôt vingt.

LÉONARD, à part.

Il y vient de lui-même. (*Haut, en versant à boire.*) Allons, la main aux armes.

LE POSTILLON.

A votre santé, camarade. (*Il boit.*)

LÉONARD.

Bien obligé! (*Il fait semblant de boire.*) Eh bien! comment le trouvez-vous ?

LE POSTILLON.

Excellent, parbleu! et fièrement fort. Avec une bouteille de vin comme celui-là sur la conscience, on n'a pas besoin de gilet de flanelle ni de mèche à son fouet.

LÉONARD.

Et l'on peut se passer d'eau-de-vie, n'est-ce pas? Redoublons. (*Il verse.*)

LE POSTILLON.

Volontiers. (*Il boit.*)

LÉONARD.

C'est un rude métier que le vôtre, voyager ainsi la nuit, quelque temps qu'il fasse.

LE POSTILLON.

Habitue. J'en ai bien vu d'autres quand j'étais au service.

LÉONARD.

Vous avez été militaire ?

LE POSTILLON.

Dix ans.

LÉONARD, *versant*.

Vous ne buvez pas.

LE POSTILLON.

C'est juste. (*Il boit.*) J'ai fait une campagne entr'autres.... J' m'en souviendrai long-temps.... Les frileux n'étaient pas bons là.

LÉONARD.

Et vous n'aviez pas de vin comme celui-là pour vous réchauffer. (*Il verse.*) A votre santé.

LE POSTILLON.

A la vôtre. (*Il boit et chancelle.*)

LÉONARD.

Qu'avez-vous donc ?

LE POSTILLON.

Rien. C'est que quand on est venu me chercher j'étais au cabaret à soiffer un petit coup avec d'anciens camarades, et quand j'y suis je me pousse de l'avant...., et quand je suis entré ici, la chaleur m'a monté à la tête, et ça tourne.... ça tourne.... C'est que la chaleur me fait un effet....

LÉONARD, *à part*.

Nous y voilà. (*Haut.*) Allons, buvez un coup pour vous remettre.... Vous avez deux postes à faire, il faut que vous preniez des forces.

LE POSTILLON, *ivre*.

C'est vrai.... J'ai deux postes à faire tout d' même.... Faut que j'double l'étape. (*Il se lève.*) Ah! ça, il n'arrive donc pas l'bourgeois ? Qu'est-ce qu'il fait donc l'bourgeois ?

LÉONARD.

Ne vous impatientez pas, il ne peut tarder maintenant.

LE POSTILLON.

Ah! ça m'est bien égal, qu'il vienne quand il voudra l'bourgeois, j'suis avec un bon enfant, je n'm'ennuie pas. (*Chancelant.*) C'est singulier, je ne suis pas d'aplomb.... Ah! c'est égal, les hottes fortes rétabliront l'équilibre. Encore un coup. (*Il tend son verre.*)

LÉONARD.

Tant que vous voudrez. (*Il verse.*)LE POSTILLON, *après avoir bu*.

C'est que c'était une fameuse campagne que cette campagne - là, voyez vous : il faisait si froid que les poules attrapaient l'onglée.

LÉONARD, *à part*.Il commence à déraisonner. (*Haut.*) Allons, achevez la bouteille.

LE POSTILLON.

Oui, achevons la bouteille. (*Il boit et s'endort en fredonnant*) :

Du courage (*bis.*)
Les postillons sont toujours là.

LÉONARD.

A merveille!.... Le voilà plongé dans le sommeil de l'ivresse; maintenant, je réponds que jusqu'à demain il est incapable de faire son service.

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, FRANÇOIS, *un papier à la main.*

FRANÇOIS.

Me voilà....; je n'ai pas été long-temps, j'espère.... Où est donc le postillon?... Ah! le voilà.... Hé! Brûle-Pavé!.... (*Il va à lui.*)

LÉONARD, *le retenant.*

Il fait un somme en attendant les voyageurs. Le pauvre garçon a grand besoin de repos en effet, car je le crois un peu aviné.

FRANÇOIS.

C'est singulier, je ne m'en étais pas aperçu.

LÉONARD.

C'était pourtant assez visible.

FRANÇOIS.

Ces maudits postillons n'en font jamais d'autres... A propos, avez-vous prévenu votre maître?

LÉONARD.

Pas encore.

FRANÇOIS.

Ah!.... je cours porter le passeport de M. Deshayes.

LÉONARD, *frappé.*

Deshayes?... Qui se nomme Deshayes ici?

FRANÇOIS.

Celui avec qui votre maître va voyager.

LÉONARD, *vivement.*

Dites-moi...., savez-vous de quel pays il est.... d'où il vient... ce qu'il fait?

FRANÇOIS.

Il est de ce pays, c'est-à-dire d'un village aux environs de Chambréry.

LÉONARD , à part.

Ciel!.... si c'était!...

FRANÇOIS.

Il était établi en Italie....; il se rend à Paris, et s'est occupé de la recherche d'un parent qu'il laissa autrefois dans cette ville.

LÉONARD , à part.

Chaque mot accroît mon effroi.

FRANÇOIS.

Êtes-vous satisfait ?

LÉONARD.

Pas encore.... Quel est ce parent qu'il cherche ?

FRANÇOIS.

Ce parent, c'est son frère.

LÉONARD , à part.

Plus de doute. (*Haut.*) Une seule question encore....; le nom du village où il a reçu le jour ?

FRANÇOIS.

Pour cela je l'ignore ; mais si vous tenez à le savoir, ce passeport....

LÉONARD.

Donnez. (*Il lit.*) Le sieur Deshayes Jean-Philippe, négociant, âgé de quarante-cinq ans, natif de Saint-Chamans.... C'est lui.... Ah! malheureux.

FRANÇOIS.

Qu'avez-vous donc ?

LÉONARD.

Rien.... rien.... Allez trouver ce voyageur, portez-lui son passeport.... Allez !

FRANÇOIS.

J'y vais.... (*A part.*) Qu'est-ce qu'il a donc?... Ah! ça, v'la ma besogne faite; allons porter ça et partons pour la fête.... J'arriverai tard, mais c'est égal, Criquet a de bonnes jambes, et c'est lui qui en pâtira. Au galop! (*Il sort.*)

SCÈNE XXV.

LÉONARD , seul.

C'est mon frère! et j'allais le conduire à la mort!.... Oh! Providence! je te remercie, tu m'as éclairé sur le bord de l'abîme.... Non, je ne serai point un assassin...., et je cours dévoiler l'horrible complot que nous avions médité!.... Que dis-je!.... trahir Florigny, moi, son complice!...., ah! cette action serait.... Mais mon frère.... que dois-je donc faire?... sauver l'un sans perdre l'autre....; quel moyen employer?... On vient, et je n'ai pris aucune résolution.... Que vois-je!.... c'est lui, c'est mon frère!.. Oh! mon Dieu, daigne m'inspirer. (*Il se tient à l'écart.*)

SCÈNE XXVI.

LÉONARD, *au fond*, DESHAYES.DESHAYES, *sans voir Léonard.*

C'est en vain que j'ai voulu goûter quelque repos ; l'image de mon malheureux frère fuyant le châtement qui le menace, se reproduit sans cesse à ma pensée !.... O Léonard !... L'ingrat !.... comme il a reconnu mes bontés.... Je me faisais une fête de le presser sur mon cœur.... de lui faire partager mes richesses.... ; je voulais son bonheur enfin.... il me déshonore.

LÉONARD, *après l'avoir écouté.*

Avouons-lui tout ; mon repentir et mes remords obtiendront sans doute mon pardon. (*Il s'approche de Deshayes.*) Monsieur...

SCÈNE XXVII.

LES MÊMES, FLORIGNY, puis M^{me}. DUFOUR.FLORIGNY, *se plaçant brusquement entre Deshayes et Léonard.*

Me voici, Monsieur ; vous aurais-je fait attendre ?.... Je vous demande mille pardons.

LÉONARD, *à part.*

Il est trop tard.

DESHAYES.

Nous allons partir.... M^{me}. Dufour, veuillez me faire apporter ma valise et me remettre mon porte-feuille.

FLORIGNY, *à part.*

C'est l'essentiel.

M^{me}. DUFOUR.Je suis à vous dans la minute. (*Elle sort.*)

SCÈNE XXVIII.

LES MÊMES, excepté M^{me}. DUFOUR.

DESHAYES.

M. le comte, je vous en préviens, ne comptez pas beaucoup sur ma conversation pour cette nuit.

FLORIGNY.

Jé ne prétends pas être importun, Monsieur; et même, pour vous épargner la peine de vous réveiller à chaque relai, je me charge de payer les postillons.

DESHAYES.

Ce sera m'obliger. A propos, où est donc le nôtre.

FLORIGNY.

Eh! le voilà! Il prend un à-compte sur la nuit.

DESHAYES, *le secouant.*

Postillon! Postillon!

FLORIGNY, *à part.*

Réveille-le si tu peux.

DESHAYES.

Postillon!.... Il ne bouge point.

FLORIGNY.

Pardon, Monsieur. Holà! hé! l'ami!

LE POSTILLON, *endormi.*

Qu'est-ce que c'est?... Faut-il boire encore?

FLORIGNY, *jouant l'étonnement.*

Eh! le malheureux est ivre comme le vin.

SCÈNE XXIX.

LES MÊMES, M^{me}. DUFOUR, garçons d'auberge portant des valises.

M^{me}. DUFOUR.

Monsieur, voici votre porte-feuille et votre passe-port.

DESHAYES.

Bien obligé, Madame; vous nous voyez dans un bel embarras; notre postillon est dans un tel état d'ivresse qu'il lui est impossible de nous conduire.

M^{me}. DUFOUR.

En vérité!.... Voilà qui est fort embarrassant.

FLORIGNY.

Je vous l'ai dit, je ne puis cependant attendre jusqu'à demain sans m'exposer aux plus grands préjudices.

DESHAYES.

Et moi, Monsieur, je n'ai pas moins d'impatience que vous de me mettre en route; madame Dufour, ne pourrait-on s'en procurer un autre.

M^{me}. DUFOUR.

Non, Monsieur, tous les postillons sont en course, le garçon me l'a dit en revenant.

FLORIGNY.

S'il en est ainsi, je vais vous proposer un moyen infallible de nous tirer sur-le-champ d'embarras.

DESHAYES.

Quel est-il ?

FLORIGNY.

Mon domestique connaît les chevaux; une poste est bientôt courue, et si vous y consentez ...

DESHAYES.

Volontiers, s'il est en état...

FLORIGNY.

Je vous en répons.... (*A Léonard.*) Vous avez entendu, à cheval.

LÉONARD, *à part.*

Cruelle situation! que faire ?

DESHAYES.

M. le comte, partons ! (*Il monte dans la chaise.*)

FLORIGNY, *bas à Léonard.*

Du courage, Léonard, et de l'adresse surtout. (*Il monte aussi.*)

DESHAYES.

En voiture, Monsieur.

FLORIGNY.

Je suis à vous.

LÉONARD, *frappé d'une idée.*

Ah ! c'est le ciel qui m'inspire!... il est sauvé! (*Il monte à cheval et la chaise part.*)

M^{me}. DUFOUR.

Bon voyage!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une partie de la grande route conduisant de Chambéry à Lyon; à gauche, une petite maison; à droite, un appentis en avant d'une maison de peu d'apparence; sous cet appentis, une forge et une enclume; au-dessus de l'appentis, une petite fenêtre; au fond, la campagne.



SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, les Maréchaux sont à table).

L'ENCLUME, TRIQUOISE, Maréchaux, Paysans et villageoises;
PETIT-PIERRE assis dans un coin.

L'ENCLUME, à table.

Encore un coup!... Ah ça! mais l'heure s'avance, et François, mon filleul, n'arrive pas.... Ah! je le reconnais bien là; c'est un lambin de première classe. Ma foi tant pis pour lui, s'il vient maintenant, il mangera les restes. Allons, enfans, encore une bouteille; ce sera la dernière, foi d'ancien troupier.

TRIQOISE.

Quoi! déjà? Dites-donc, père L'Enclume, j'espère qu'avant de procéder à ma réception de compagnon maréchal, vous allez entonner la chanson de circonstance; mais, avant tout, nous ferons danser les deux vieilles bouteilles en question, n'est-ce pas?

L'ENCLUME.

Bah! laisse donc, c'est le corps de réserve.

TRIQOISE.

Eh ben! il est temps de le faire donner.

L'ENCLUME.

Il a raison.... Ce n'est pas tous les jours la fête des maréchaux: buvons, et après la chanson.

TOUS.

C'est ça, buvons.

TRIQUOISE.

A la santé du père L'Enclume !

TOUS.

A la santé du père L'Enclume !

L'ENCLUME.

Grand merci, mes amis. Maintenant, en avant les couple ts.

AIR : *Des jolis soldats* - (de M. Plantade.)

Un maréchal, à son enclume,
 S'place aussitôt que l'jour paraît;
 Parfois, en mêm' temps il allume,
 Sa pip', sa forge et son objet. (Bis.)
 Il n'est pas pour lui de cruelles;
 Aux pieds des ch'vaux, aux pieds des belles,
 On le voit toujours triomphant...
 C'a n' l'empêch' pas d'êtr' bon enfant.
 Voilà (ter) le maréchal-ferrant. (Bis.)

Un maréchal, auprès des femmes,
 N' pass'ra jamais pour un pigaud;
 Il sait qu'on doit avec ces dames
 Battre le fer quand il est chaud. (Bis.)
 Rencontre-t il des inhumaines,
 Lui-même il leur forge des chaînes;
 Et l'Amour, ce p'tit dieu charmant;
 Vient souffler son feu promptement.
 Voilà (ter) le maréchal-ferrant. (Bis.)

Un maréchal, comm' tout bon drille,
 Aim' le vin, les femmes, le jeu;
 Dans ses yeux, la gaité pétille,
 Dès qu'il s'agit d'aller au feu. (Bis.)
 Voit-il une beauté nouvelle,
 Tendrement il lui dit : Mamz'elle,
 Voulez-vous d'moi pour votre amant,
 J'suis ferré sur le sentiment?
 Voilà (ter) le maréchal-ferrant. (Bis.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRANÇOIS (à cheval).

FRANÇOIS.

Me voilà ! me voilà !... Eh ben ! vous ne m'attendez pas ?...

L'ENCLUME.

Te voilà, paresseux ! tu arrives justement comme les traîneurs, après une bataille, pour relever les blessés.

FRANÇOIS.

Laissez donc, parrain, avec vos blessés ; j'espère qu'il y en a encore une bouteille en bonne santé, à mon service.

L'ENCLUME.

Ah! que tu me connais bien! En effet, je suis un gaillard qui n'éteint pas le feu de sa forge avec de l'eau. Holà! Petit Pierre! avance ici, mon vieux!... Eh ben! je crois qu'il n'écoute pas son ancien.

FRANÇOIS.

On t'appelle, entends-tu?... Dieu me pardonne, il pleure; qu'as-tu donc?

PETIT PIERRE.

Pardine, j'en ai bien sujet: il est tard, et bon papa n'est pas encore rentré: qui sait ce qu'il est devenu depuis ce matin qu'il est parti?

FRANÇOIS.

Tranquillise-toi, va; j'ons vu tantôt le père Ambroise en bonne santé cheux notre bourgeoise à Chambéry, et il n'lui s'ra sans doute rien arrivé depuis ce temps-là.

L'ENCLUME.

D'ailleurs n'a-t-il pas avec lui Azor, son premier aide-de-camp?

FRANÇOIS.

Il se s'ra sans doute amusé à la ville.

L'ENCLUME.

Ou peut-être ben qu'il aura trinqué son petit coup. Dam', écoutez donc, j'sais ce que c'est; il y a des fois, quand j' sors du cabaret, que j' n'y vois pas plus clair que lui.

PETIT PIERRE.

C'est égal, il y a long-temps que j'ai entendu sonner neuf heures à l'horloge du village, et je suis bien inquiet.

FRANÇOIS.

Comme le temps passe! dépêchons-nous de nous amuser.

L'ENCLUME.

Il a raison. D'ailleurs, la nuit est superbe et pas froide.

PETIT-PIERRE.

Oui, oui, restez encore un peu, j'vous en prie; j'aurais trop peur tout seul.

FRANÇOIS.

Eh! ben, que faire?

TRIQUOISE.

Que faire? et ma réception, donc.

L'ENCLUME.

C'est juste. Allons enfans, à la besogne.

TOUS.

A la besogne.

FRANÇOIS.

Eh! doucement, votre réception ne me remplira pas l'estomac, à moi.

L'ENCLUME.

Tu mangeras plus tard.

FRANÇOIS, à part.

Il est bon là, mon parrain ; est-ce qu'on peut remettre son appétit à un autre moment ?

(On procède en pantomime à la réception de Triquoise, et lorsqu'elle est terminée, on danse.)

PETIT-PIERRE, prêtant l'oreille.

J'entends le bruit d'une sonnette ! serait-ce grand-papa ? (Il court au-devant d'Ambroise.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, AMBROISE.

L'ENCLUME, et les maréchaux.

Bonsoir, père Ambroise.

AMBROISE.

Bonsoir, mes amis.

PETIT-PIERRE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! grand-papa, que tu rentres tard.

AMBROISE.

C'est vrai, mon garçon, mais les chemins sont si mauvais....

L'ENCLUME.

Vous devez être fatigué ?

AMBROISE.

Un peu.

L'ENCLUME.

Vous boirez ben un petit coup, pas vrai ?

AMBROISE.

B'en obligé.... Je ne suis pas content ; j'ai rencontré à Chambéry un brave homme de ma connaissance, dont l'infortune m'a fendu le cœur.

L'ENCLUME.

Vraiment !.... Vous, du chagrin, père Ambroise, avec un ami comme celui-là (montrant Azor), et une paire de z'yeux qui ont pris leur retraite ?.... Par ma dernière bouteille de vin, vous êtes trop heureux vraiment, et je voudrais bien comme vous ne pas voir tout ce qui se passe ici bas. (On entend sonner dix heures.)

FRANÇOIS.

Déjà dix heures ! c'était bien la peine de venir ici ; je n'ai presque ni bu, ni mangé, et je ne me suis pas amusé du tout.... Not' Lourgeoise ne m'a permis de m'absenter qu'à condition que je rentrerais avant demain ; j'vas me remettre en route.

L'ENCLUME.

Quant à moi, mes amis, le sommeil commence à m'gagner, et je crois qu'il n'faudra pas m'bercer pour m'endormir.... ; pourvu qu'il ne vienne pas des pratiques me réveiller comme ça m'arrive quelquefois... ; par ma fine, elles n'risqueraient rien d'aller plus loin. (*A Ambroise.*) A demain, voisin.

AMBROISE.

A demain, père L'Enclume.

LES PAYSANS.

Bonsoir, bonsoir.

(*L'Enclume et Ambroise rentrent chez eux ; Petit-Pierre suit l'a-
veugle.*)

SCÈNE IV.

FRANÇOIS, PAYSANS.

FRANÇOIS.

Maintenant, nous autres, en route. Vous suivez tous le chemin de Chambéry, n'est-ce pas ?

TOUS.

Oui.

FRANÇOIS.

Ça fait que vous m'accompagnerez. Plus on est de fous... moins on a peur.... Attendez-moi un instant, je vais chercher Criquet. (*Il va pour sortir.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE BRIGADIER, CAVALIERS.

LE BRIGADIER *aux cavaliers.*

Continuez votre chemin jusqu'à Chambéry, pendant que je vais faire ferrer mon cheval.

FRANÇOIS.

Ah ! c'est M. Renaud.... Qu'avez-vous donc ?

LE BRIGADIER.

Maudits soient les chemins !.... Mon cheval s'est déferé à deux pas d'ici ; impossible d'aller plus loin ; mais le père L'Enclume pourra me tirer d'embarras. Est-il chez lui ?

FRANÇOIS.

Mon parrain !.... il vient d'entrer et p'têtre ben que s'il n'dort pas, il pourra faire votre affaire.

LE BRIGADIER.

Bien obligé. (*Il frappe à plusieurs reprises à la porte de L'Enclume.*)
On ne répond pas.

FRANÇOIS.

C'est que mon parrain a le sommeil dur, voyez-vous; mais attendez, j'vas tâcher de l'éveiller. (*Aux paysans.*) Partez toujours devant, mes amis, j'vous rejoins dans la minute.

(*Les paysans et maréchaux sortent.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté LES MARÉCHAUX et PAYSANS; peu après L'ENCLUME
à sa fenêtre.

FRANÇOIS, *frappant.*

Holà! holà! mon parrain!

L'ENCLUME, *en dedans.*

Qui est là?

FRANÇOIS.

C'est moi, François, votre filleul; réveillez-vous, s'il vous plaît?

L'ENCLUME, *paraissant à la fenêtre.*

Que veux-tu?

FRANÇOIS.

Moi! rien. C'est l'camarade qui veut faire ferrer son cheval.

L'ENCLUME.

Le diable t'emporte! je dors.

LE BRIGADIER.

Holà! père L'Enclume, c'est moi, le brigadier Renaud; descendez, il le faut absolument, c'est pour le service.

L'ENCLUME.

Ah! c'est vous, mon ancien; je descends.

FRANÇOIS à Renaud.

Vous voyez bien.... J'en étais sûr.

LE BRIGADIER.

Je vous remercie.

FRANÇOIS.

C'est un brave homme, mon parrain, voyez-vous, mais il a un verre de vin dans la tête, et, en pareil cas, n'fait pas le tarabuster, j'vous en préviens.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, L'ENCLUME sortant de chez lui une lanterne à la main.

L'ENCLUME.

Ah! bon soir, maréchal-des-logis; qu'y a-t-il?

LE BRIGADIER.

Mon cheval se recommande à vous.

L'ENCLUME.

Est-ce qu'il lui manque un escarpin?

LE BRIGADIER.

Oui, il faut le ferrer promptement, je suis pressé.

L'ENCLUME.

Donnez-moi le temps de préparer un fer.

FRANÇOIS.

Je vais m'en aller moi.

L'ENCLUME, *Le retenant.*

Non, non, reste; tu vas m'aider.

FRANÇOIS.

Volontiers, parrain.

(*Le brigadier attache son cheval. L'Enclume et François se mettent à l'ouvrage.*)

LE BRIGADIER.

Peste soit des deux coquins qui nous font battre la grand' route depuis hier matin.... Il faut convenir que nous jouons de malheur! tandis que nous nous amusons à courir après la diligence, ces Messieurs prennent tranquillement leurs ébats à Chambéry. Mais, patience, ils ne s'attendent pas à la surprise que je leur ménage.

(*On entend le bruit d'une voiture.*)

J'entends le bruit d'une voiture.... Il est tard.... Si c'étaient nos coquins?.... (*Il prend la lanterne de L'Enclume.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LÉONARD à cheval, DESHAYES ET FLOBIGNY dans la chaise.

LE BRIGADIER.

Postillon, arrêtez.... Vos papiers, Messieurs.

DESHAYES.

Volontiers.... Eh! mais, maréchal-des-logis, c'est vous que j'ai vu tantôt à Chambéry?

LE BRIGADIER, *l'examinant.*

Attendez... En effet, je vous reconnais. C'est bon, continuez votre route, ce n'est pas vous que nous voulons arrêter. Postillon, vous pouvez repartir,

LÉONARD, *à part.*

Le moment est favorable; exécutons mon projet.

FLORIGNY.

Marche donc!

(*La chaise repart, mais Léonard tourne court à dessein; il heurte un morceau de roche et brise l'essieu. La chaise est renversée. Les chevaux s'arrêtent. Le Brigadier, L'Enclume et François vont au secours des voyageurs.*)

LE BRIGADIER, *à Deshayes.*

Êtes-vous blessé, Monsieur?

DESHAYES.

Non, je vous remercie.

L'ENCLUME.

Par ma foi, l'essieu est cassé.

DESHAYES.

Maladroit! pas possible de faire un pas de plus.

FRANÇOIS.

Je ne me trompe pas, c'est M. Deshayes.

DESHAYES.

Il n'est que trop vrai, mon ami.

(*Tout le monde examine la chaise, tandis que Florigny et Léonard descendent la scène.*)

FLORIGNY, *à part.*

Fâcheux incident!

LÉONARD, *de même.*

J'ai réussi! que nous puissions gagner le jour et il est sauvé.

FLORIGNY, *bas à Léonard.*

Imprudent, qu'as-tu fait?... Si ce cavalier allait nous reconnaître?

LÉONARD, *de même.*

Que veux-tu, j'ai fait de mon mieux.

FRANÇOIS, *à Deshayes.*

Malheur pour malheur, autant vaut qu'il vous soit arrivé ici que plus loin. Voici mon parrain, qui est à votre service.

DESHAYES, *à L'Enclume.*

Faudra-t-il beaucoup de temps pour réparer ce malheur?

L'ENCLUME.

Jerois bien; un essieu cassé, ça n'se soude pas comme un' bague.... Demain matin, on pourra voir...

DESHAYES.

Demain matin, dites-vous?... Ne pourrait-on à l'instant ?

FRANÇOIS.

Si fait, M. Deshayes ; mon parrain est maréchal, forgeron, charron...
(*A L'Enclume.*) C'est une connaissance, il faut l'obliger.

L'ENCLUME, à François.

Veux-tu me laisser faire mon métier ?

DESHAYES, à L'Enclume.

Mon cher, il faut absolument que vous avisiez sur-le-champ au moyen de nous mettre en état de continuer notre route. Je paierai ce qu'il faudra, mais je ne veux pas passer la nuit ici.

LÉONARD, à part.

Fatale impatience!.... s'il savait.

L'ENCLUME, à part.

C'est ce que je voulais. (*Haut.*) Si je puis trouver des ouvriers, ce sera bientôt fait. Encore un clou à enfoncer dans le pied du camarade, et je pars.
(*Il se met à la besogne.*)

DESHAYES.

Pendant ce temps, vous ferez bien une petite place chez vous pour nous mettre à l'abri.

L'ENCLUME.

Tous les trois, c'est impossible. (*A François.*) A moins qu'ils ne veulent coucher sur mon enclume : l'oreiller serait un peu dur.... (*A Deshayes.*) Mais frappez à la petite porte en face ; le pauvre aveugle qui habite cette chaumière se fera un vrai plaisir d'accueillir l'un de vous, et les autres entreront chez moi.

DESHAYES.

Un aveugle, dites-vous ?

FRANÇOIS.

Vous le connaissez ; c'est le père Ambroise.

DESHAYES.

Mon brave homme de tantôt?... Je serai bien aise de le revoir. (*Il frappe.*) Père Ambroise !

FLORIGNY, à Léonard.

Evitons les regards de ce cavalier ; suis-moi. (*A L'Enclume.*) Nous entrons chez vous, brave homme.

LÉONARD, à part.

Si je pouvais le prévenir. (*Brusquement à Deshayes.*) Il faut que je vous parle.

FLORIGNY, à Léonard.

Allons, suivez-moi donc. (*Ils entrent chez L'Enclume.*)

DESHAYES, surpris.

Que signifie ce ton, et que me veut cet homme ?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté LÉONARD ET FLORIGNY; ensuite AMBROISE.

DESHAYES, *frappant de nouveau à la porte d'Ambroise.*

Père Ambroise!

AMBROISE, *sortant de chez lui.*

Qui est là?

DESHAYES.

C'est moi, père Ambroise, c'est le voyageur à qui vous avez parlé tantôt à Chambéry.

AMBROISE.

Se peut-il?... par quel accident?...

DESHAYES.

Une roue brisée à votre porte... Il faut que vous m'accordiez l'hospitalité.

AMBROISE.

Avec plaisir. Je possède peu de chose, mais tout est ici à votre service.

L'ENCLUME, *au Brigadier.*

Vot' cheval est ferré, mon camarade.

LE BRIGADIER, *lui donnant de l'argent.*

Tenez, voici pour vous.

L'ENCLUME.

Merci. Maintenant, not' bourgeois, je vais m'occuper de vous.

AMBROISE.

Si cela est nécessaire, Petit-Pierre ira chercher des ouvriers?

L'ENCLUME.

Bien dit... Viens avec moi, Petit-Pierre, tu me seras utile. (*A François.*) Toi, veille à la boutique. (*Il sort avec Petit-Pierre.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté L'ENCLUME et PETIT-PIERRE.

FRANÇOIS, *à L'Enclume qui s'en va.*

Soyez tranquille, je ne bouge pas d'ici.

AMBROISE, *à Deshayes.*

Si vous voulez, Monsieur, entrer vous reposer.

DESHAYES.

Allez toujours, père Ambroise, je vous suivrai dans un instant. (*Ambroise rentre.*)

SCÈNE XI.

DESHAYES, FRANÇOIS, LE BRIGADIER.

LE BRIGADIER.

Maintenant montons à cheval et rattrapons mon escouade.

DESHAYES, *à part.*

Je ne puis résister au désir de m'informer du sort de mon malheureux frère. (*Au Brigadier.*) Dites-moi, Maréchal-des-logis, avez-vous rejoint la diligence ?

LE BRIGADIER.

Oui, Monsieur.

FRANÇOIS,

Eh bien ! vos deux coquins, les avez-vous arrêtés ?

LE BRIGADIER.

Pas encore.

DESHAYES, *à part.*

Je respire. (*Haut.*) C'est donc à tort que l'on a cru qu'ils voyageaient sur cette route ?

LE BRIGADIER.

Point du tout ; ils sont effectivement venus jusqu'à Chambéry dans la diligence, mais là, soit que mes drôles aient eu vent de la chasse que nous leur donnons, soit qu'ils aient eu des motifs particuliers pour rester dans cette ville, le fait est qu'ils ont laissé partir la diligence sans rien dire.

DESHAYES, *surpris.*

Se peut-il ?

FRANÇOIS, *à Deshayes.*

Tiens, mais dites-donc ?...

LE BRIGADIER.

N'importe, nous n'aurons pas perdu nos peines, et il nous sera facile de nous enparer d'eux maintenant ; en visitant un porte-manteau que ces Messieurs ont laissé dans la diligence, nous avons acquis la preuve qu'ils voyagent sous le nom du comte de Bonneval et de son domestique.

DESHAYES, *surpris.*

Qu'entends-je !

FRANÇOIS, *de même.*

Du comte de Bonneval et de son domestique !... Là, je l'aurais parié.

LE BRIGADIER.

Que signifie... Sauriez-vous ?...

FRANÇOIS.

Sans doute, et vous n'aurez pas loiu à aller pour les trouver.

DESHAYES, *bas à François.*

Silence, malheureux !

LE BRIGADIER.

Où sont ils, parlez ?...

DESHAYES, *vivement.*

Vous les trouveriez sans doute encore à Chambéry même, dans l'Hôtel de France; tantôt, comme vous veniez de partir, deux hommes d'assez mauvaise mine s'y présentaient : nous soupçonnons que ce sont eux.

FRANÇOIS, *surpris.*

Que dit-il ?

LE BRIGADIER.

En ce cas, je n'ai pas une minute à perdre.

DESHAYES.

Un moment... lequel des deux est ce Léonard Deshayes, pour qui vous m'avez pris tantôt ?

LE BRIGADIER.

Il m'est impossible de satisfaire votre curiosité à cet égard, car je l'ignore moi-même. Désespéré, Monsieur. (*Il disparaît.*)

SCÈNE XII.

DESHAYES, FRANÇOIS.

DESHAYES, *à lui-même.*

Il s'éloigne.... Je tremblais qu'il ne soupçonnât la vérité.

FRANÇOIS, *de même.*

Plus je réfléchis et moins je comprends !

DESHAYES, *à lui-même.*

Je l'ai donc enfin retrouvé ce frère que je cherche depuis si long-temps ; mais, grand Dieu ! c'est couvert d'opprobre !...

FRANÇOIS.

Ah ! ça, Monsieur, dites-moi donc pourquoi, quand il ne dépendait que de vous de faire arrêter ces deux coquins, vous n'en avez rien fait ?

DESHAYES.

Laisse-moi....

FRANÇOIS.

C'est que c'est fort imprudent, et si vous m'en croyez, pendant qu'il en est temps encore, vous les livrez à la justice.

DESHAYES, *à part.*

Livrer mon frère, ô Ciel !.... Mais auquel des deux dois-je donner ce titre, et quel moyen employer pour reconnaître Léonard sans que son indigne complice puisse soupçonner qui je suis.

FRANÇOIS, *à part.*

Je crois qu'il perd la tête.

DESHAYES. :

Ambroise pourra peut-être.... Allons. (*Il entre chez Ambroise.*)

SCÈNE XIII.

FRANÇOIS, *seul.*

A-t-on jamais vu, il s'en va !.... En vérité, si je n'l'connais pas comme je l'connais, j'serais tenté d'croire qu'il s'entend avec eux.... J'ai ben envie, tandis que tout est tranquille, d'courir après la maréchaussée.... Dam, plutôt que d'rester tout seul auprès d'ces coquins.... C'est qu'des gens de c't'espèce là, on n'sait pas d'quoi c'est capable.... Avec ça, moi qui ai eu la bêtise de leur dire tantôt que M. Deshayes voyageait avec une fortune, ils ont p't'être de mauvais desseins.... Allons, allons, dans l'intérêt général, courons prévenir le maréchal-des-logis, c'est ce que j'pouvons faire de mieux. (*On entend du bruit chaz L'Enclume.*) J'les entends...., cachons-nous un moment pour savoir c'qu'ils s'disent.

SCÈNE XIV.

FRANÇOIS, *caché*, FLORIGNY, LÉONARD.

FLORIGNY.

Grâce au Ciel, il faut en convenir, ce n'est pas ta faute si nous l'avons échappé cette fois.... Je l'avouerai pourtant ; la rencontre de ce cavalier m'a causé moins d'humeur que ton inconcevable maladresse : briser la voiture précisément au moment où nous allions gagner la partie de la route où l'on ne rencontre plus d'habitations.

LÉONARD, *préoccupé.*

C'est un malheur !...

FLORIGNY.

Qui peut nous faire manquer notre coup.

FRANÇOIS, *caché.*

Leur coup !.... Voyez-vous ça ? les coquins !

FLORIGNY.

On a parlé.... Nous écouterait-on ? Qui est là ?

FRANÇOIS, *se montrant.*

C'est moi, M. le comte.

FLORIGNY.

Qu'y faisais-tu ?

FRANÇOIS.

Je me reposais en attendant mon parrain..... Et vous, M. le comte, il paraît que vous prenez l'air ; l'accident qui vous retient ici vous contrarie, n'est-ce pas ?

FLORIGNY.

Beaucoup.

FRANÇOIS, *avec une intention marquée.*

C'est bien naturel, vot' procès qui se juge ces jours-ci...., ça doit vous inquiéter ?....

FLORIGNY.

Sans doute.

FRANÇOIS.

Eh ! ben ; n'vous impatientez pas, j'vais m'occuper de vous.

FLORIGNY.

Comment cela ?

FRANÇOIS.

Je vais chercher du monde afin que vous puissiez vous remettre plus en route.

FLORIGNY.

Allez, je récompenserai votre zèle,

FRANÇOIS.

Vous êtes bien bon. (*Fausse sortie.*)

FLORIGNY.

Ah ! un moment.... Que fait notre voyageur ?

FRANÇOIS.

Il est là, chez un pauvre aveugle.

FLORIGNY, *avec attention.*

Et cet aveugle, est-il seul ?

FRANÇOIS.

Oui.

FLORIGNY, *d'un air indifférent.*

Le maître de cette forge, où est-il ?

FRANÇOIS.

Qui, mon parrain ?...., vous l'savez bien, il est allé chercher des ouvriers.

FLORIGNY, *à part.*

A merveille ! (*Haut.*) Allez, mon ami, vous pouvez vous retirer.

FRANÇOIS.

Je me retire. (*A part.*) Eh ! vite ! eh ! vite ! tâchons d'attraper la maréchaussée. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE XIV.

FLORIGNY, LÉONARD.

FLORIGNY.

Nous sommes seuls ; il n'y a pas à balancer ; c'est ici qu'il faut agir.

LÉONARD.

Qu'entends-je !... et cet aveugle ?

FLORIGNY.

Quelle résistance pourrait-il nous opposer ?... Hâtons-nous d'exécuter notre dessein ; ces chevaux (*il montre ceux de la chaise brisée*) faciliteront notre fuite.

LÉONARD, à part.

Grand Dieu ! que faire ?

FLORIGNY.

Assurons-nous d'abord que personne en ces lieux ne peut nous surprendre. (*Il remonte la scène et regarde de tous côtés.*)

LÉONARD, sur le devant.

Je n'ai point le choix des moyens ; tel aveugle que Deshayes est mon frère, ou périr en le défendant.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, AMBROISE.

(*La rampe est baissée.*)

AMBROISE, sortant sans bruit de sa maison.

Remplissons, s'il se peut, les intentions de M. Deshayes.

FLORIGNY, venant à Léonard.

Le moment est favorable ; marchons !

AMBROISE, à part.

On a parlé... écoutons.

LÉONARD, retenant Florigny.

Arrête !

FLORIGNY.

Que fais-tu, Léonard ?

AMBROISE, à part.

Léonard !... il est là.

LÉONARD.

Arrête, te dis-je, tu n'accompliras pas ton horrible dessein !

AMBROISE, à part.

Qu'entends-je !

Qui m'empêchera donc ?

FLORIGNY.

Moi !

LÉONARD.

Insensé !

FLORIGNY.

Florigny, écoute, et juge de l'horreur de ma situation... ce malheureux voyageur à qui tu veux arracher la vie...

LÉONARD.

Eh bien !

FLORIGNY.

C'est mon frère !

LÉONARD.

Ton frère ?

FLORIGNY.

Il sait tout.

AMBROISE, à part.

Que m'importe ! je ne me serai point exposé aux plus grands périls dans l'exécution d'un projet qui doit assurer ma fortune, pour y renoncer lorsqu'il est presque accompli... quel que soit ce voyageur, il périra.

FLORIGNY.

LÉONARD, se plaçant devant lui.

Florigny, je t'en conjure !

FLORIGNY, le repoussant.

Je n'écoute rien.

LÉONARD.

Eh bien ! avant d'arriver jusqu'à lui, il faudra que tu me perces le sein !

FLORIGNY.

Crains tout de ma fureur !

LÉONARD.

Misérable !

FLORIGNY.

Léonard, tu m'y contrains, eh bien ! je commencerai par toi...

(Il s'élançe sur lui, le poignard à la main.)

AMBROISE.

Grand Dieu !... M. Deshayes, secourez votre frère !

(Lutte entre Florigny et Léonard.)

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, DESHAYES.

DESHAYES, accourant.

Mon frère !

LÉONARD, *qui a désarmé Florigny, le frappe.*
Tiens, meurs scélérat! (*Florigny tombe.*)

DESHAYES.

Léonard, tu vas être vengé! (*Il va vers sa chaise, prend une paire de pistolets et tire sur Léonard, qu'il blesse mortellement; ensuite il se précipite sur le corps de Florigny.*) Mon frère! mon frère!

LÉONARD.

Malheureux! qu'as-tu fait?... c'est moi qui suis ton frère!

DESHAYES.

O comble d'horreur!.... Et c'est ma main!

(*En ce moment François accourt avec la maréchaussée et des paysans portant des torches.*)

TABLEAU.

LÉONARD, *sur l'avant-scène, soutenu par son frère.*

Philippe, cesse de t'affliger, j'ai mérité mon sort...; et tu viens du même coup de nous ravir tous deux au déshonneur.... Je fus bien coupable, mais si quelque chose peut adoucir l'amertume de mes derniers momens, c'est l'idée d'avoir sauvé tes jours!.... Adieu...., adieu, Philippe.... Pardonne au malheureux Léonard!....

DESHAYES.

Il expire! Oh! Providence!

20-JY 63

(TABLEAU GÉNÉRAL.)

Le rideau baisse.

FIN.